

En effet, on se rappelle que la première horloge à roues qui arriva chez nous, fut envoyée à Charlemagne par le calife Aroun-al-Raschid. Cette horloge marchait également au moyen d'une quantité d'eau cachée à l'intérieur (clepto sudor, clesydor). Mais soit que les ouvriers occidentaux n'aient pas été assez avancés pour imiter l'ingénieuse machine, soit qu'on ait pas cherché à en faire de semblables, pendant longtemps encore le ciel fut le chronomètre le plus en usage en France, et pendant longtemps encore les sacristains durent faire sentinelle la nuit pour observer les étoiles, afin de savoir quand ils devaient éveiller les moines pour chanter matines.

Plus tard, dans les festins, la division du temps fut marquée sur les bougies au moyen de boules de métal fixées à distances égales, et qui, au fur et à mesure que la cire était usée, tombaient dans des plateaux de cuivre placés sous les flambeaux; c'est seulement sous Charles V que la première horloge à poids parut en France; elle fut faite par l'allemand Henri de Vio; ce fut l'horloge du palais. Quant aux montres, elles ne commencèrent à paraître que sous Charles IX.

— Enfin, ma chère amie, nous allons être millionnaires! s'écria en abordant sa femme, il y a trois mois, le nommé Etienne D... au comble de la jubilation; j'ai trouvé une idée, et cette idée-là vaut un million.

Un million pour une idée! c'était vraiment pour rien.

Ledit sieur Etienne D... est un ancien bijoutier vivant à la banlieue de petites rentes qu'il s'était amassées, mais qui, peu satisfait de sa modeste condition, voulait absolument devenir riche. Or, que fallait-il pour cela? Rien qu'une idée, selon notre homme, une simple idée; et c'était cette bienheureuse idée-là qu'il prétendait avoir trouvée.

Voici en quoi consistait la trouvaille: au moyen d'une bougie sur la quelle il avait marqué des divisions avec des épingles, il voulait que l'on sût l'heure qu'il était, à la veillée bien entendu, sans avoir recours à d'autres chronomètres. Soit qu'il eût trouvé cet antique procédé relaté dans quelque livre, soit que son idée se fût rencontrée avec celle du pauvre inventeur, toujours est-il que c'était du vieux neuf, c'était tout bonnement la bougie chronométrique du moyen-âge.

Quoi qu'il en soit, le soir même on en fit l'expérience, et M... D... trouva le procédé très-ingénieux; aussi pensa-t-elle avec son mari que l'industrie chaudière serait trop heureuse de se l'approprier à si bas prix, et dès lors elle se crut aussi sûre d'être millionnaire que si elle eût le million en poche.

Mais au lieu de commencer par le commencement, c'est-à-dire de trouver acquéreur, on se grisa de cette idée, on bâtit force châteaux en Espagne et l'on agit par avance comme si déjà l'on t'nait le magot.

Pourtant, après avoir, pendant quelque trois mois, mordu à belles dents au petit capital laborieusement acquis, il devint urgent de vendre le fameux procédé, et M... D... se mit en campagne; mais au lieu de trouver les gens empressés, comme il s'y attendait, il se trouva partout éconduit, tantôt parce qu'on n'avait pas le temps de l'écouter, tantôt parce qu'on trouvait le moyen mauvais, tantôt enfin parce que ce moyen n'était pas neuf, comme il pouvait s'en assurer par le cierge pascal de sa paroisse; et chaque soir il rentrait démoralisé, fatigué, n'en pouvant plus.

Si seulement, hélas! on avait eu encore intact le petit avoir entamé avec tant d'imprudences! Mais si le moral du fameux inventeur se trouvait ébranlé par cet échec, celui de sa compagnie l'était bien plus encore, car le pauvre homme, en revenant chez lui avant-hier, à huit heures du soir, après avoir couru comme de coutume, se heurta dans l'obscurité contre le cadavre de la malheureuse femme, qui s'était pendu dans la pièce d'entrée.

— Vers la fin de l'année 1714, la nouvelle arriva à Paris qu'un ambassadeur persan venait de débarquer à Marseille, arrivant à la cour de France, chargé d'une mission de son souverain. Sur l'ordre du roi, M. le baron de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, alla à sa rencontre avec M. le maréchal de Matignon, et le 24 janvier 1715, disent les Mémoires de Saint-Hilaire et les historiens du temps, l'ambassadeur fit son entrée à Paris avec une pompe extraordinaire. Il refusa de se servir des carrosses du roi, selon l'usage; il monta à cheval, précédé des plus beaux chevaux des écuries du roi, et entra dans la ville au bruit des trompettes, des timbales et du hautbois. Cet ambassadeur, richement vêtu, était entouré d'un nombreux domestique, et à ses côtés marchait un Persan qui portait l'étendard du roi de Perse.

Il offrit au roi des présents de peu de valeur, mais il en reçut de considérables. Il conclut avec la France un traité d'alliance, au nom de son maître. Pendant le temps qu'il séjourna à Paris, il fut très à la mode. Le gouvernement payait sa dépense, qui s'éleva à plus de mille francs par jour. Tous les grands seigneurs, tous les gros financiers de l'époque tinrent à honneur de faire des présents à l'illustre étranger, qui n'avait autre chose à offrir que des objets sans valeur, mais auxquels on attachait un grand prix, parce qu'on les croyait d'origine persane.

Un beau jour, l'ambassadeur disparut, presque furtivement, emportant un riche butin, et quelque temps après, on apprenait qu'il n'était

autre qu'un aventurier portugais, nommé Riza-beq, qui avait assez habilement joué son rôle pour tromper la cour et la ville.

« Il est probable, ajoute un des historiens qui parlent de ce fait, que ce faux ambassadeur n'avait jamais vu le prince qu'il représentait à Paris, ni aucune province du Perse, et que, selon toute apparence, on a ignoré l'aventure à Ispahan. »

De nos jours, ce tour serait impossible.

— Le journal la Meuse rapporte que le village de Villers-sur-Lesse vient d'être le théâtre d'un grand sinistre.

Le magnifique château de Villers, appartenant à M. de la comtesse de Cunchy, a été entièrement détruit par les flammes, dans la nuit de vendredi à samedi dernier. Il n'en reste plus que les ruines.

L'incendie a éclaté vers minuit; en moins d'une heure, cet immense château, l'un des plus remarquables des Ardennes, ne présentait plus qu'un brasier ardent dont la lueur sinistre se projetait au loin. Les secours organisés par les habitants de la localité avaient été tout à fait impuissants à arrêter les progrès rapides de l'incendie. On assurait que M. de la comtesse de Cunchy, qui habitait le château, a failli périr dans ce désastre, et qu'elle n'a été sauvée que par le dévouement d'un paysan de la localité, qui est parvenu, à travers les flammes, jusqu'à son appartement et l'a arrachée à une mort presque certaine. On disait également qu'une demoiselle attachée au service de la comtesse avait disparu, victime peut-être de ce terrible incendie. La cause de ce sinistre était encore inconnue.

— La Gazette de Lyon publie ce qui suit sur la tentative de meurtre dirigée contre l'archevêque de Matera, qu'avait annoncée une dépêche télégraphique.

L'archevêque de Matera, dans la province de la Basilicate, a été l'objet d'une tentative d'assassinat, au moment où ce prélat était agenouillé sur les marches de l'autel, devant le Saint-Sacrement exposé pour les quarante heures, qui ont eu lieu successivement dans toutes les églises. Peu d'instants avant la bénédiction, un prêtre sortant de derrière l'autel a porté un coup de poignard à l'archevêque.

Le coup fut arrêté par un chanoine placé près de ce dernier, le poignard restant engagé dans le camail du prélat qui ne fut que très légèrement blessé. L'archevêque se hâta de fuir.

Tirant alors un pistolet de dessous ses vêtements, l'assassin le déchargea sur le chanoine qui avait détourné son poignard et l'étendit raide mort.

On ne connaît point encore les causes de ce nouveau meurtre sacrilège.

— Il vient, dit l'Akhbar d'Alger, de se passer, sur la route d'Orléansville à Tenès, un fait très-curieux, dont un témoin oculaire nous garantit l'authenticité. Une bande de grues s'était abattue le long du chemin, loin d'un endroit où quelques soldats étaient au travail. Un instant après, un aigle d'une immense envergure fond sur elles et essaya d'en enlever une.

Les grues se défendaient courageusement, mais avec peu d'avantage, lorsque deux auxiliaires inattendus leur arrivèrent sous la forme de deux corbeaux qui se mettaient de leur côté et appuyant leur vigoureuse résistance. Le combat devint bientôt si acharné qu'un des soldats, témoin de cette étrange scène, put s'approcher des parties belligérantes, sans qu'une d'elles quittât le champ de la lutte.

Ce fut seulement lorsqu'il eut tué une grue d'un coup de sabre que les combattants se dispersèrent. Mais l'aigle ne se retira pas les serres vides, et on le vit s'élever majestueusement dans les airs, emportant une des grues qui avaient fait une si belle défense.

Quant à la grue tuée par le soldat, il en a été fait don à M. le commandant supérieur d'Orléansville, qui l'a fait servir sur sa table. On ajoute que la chair en a été trouvée excellente, et qu'elle a un grand rapport avec celle du canard. Nous le croyons sans peine.

— On lit dans le Courrier des Etats-Unis :

« L'hiver dont nous plaignons si hautement n'est rien auprès des rigueurs qu'ont à subir certaines contrées de l'ouest. L'Iowa City Republic nous apporte des détails d'un tourment de neige tellement violente, que les communications se sont trouvées interrompues entre les différents quartiers de la même ville! »

« A la suite de ce formidable ouragan, on a eu à enregistrer les plus tristes incidents. »

« Une famille de trois personnes s'est égarée dans les neiges, et le père seul a pu arriver presque mourant jusqu'à une maison habitée. »

« Un homme retournait à Monticello, dans un traîneau attelé de deux chevaux, avec trois femmes et un enfant. L'attelage brisa ses traits et laisse les malheureux dans la prairie. »

« Le lendemain on retrouvait cinq cadavres! Les femmes et l'enfant étaient morts, sous un abri formé avec les couvertures de la voiture, dans un bois adjacent. L'homme avait marché jusqu'à 40 verges seulement, et était tombé là pour ne plus se relever. »

— On connaît l'imagination des écrivains de l'Amérique du nord, et l'on sait que généralement ils ne reculent devant aucune espèce d'invention pour satisfaire la curiosité de leurs lecteurs.

Ainsi personne n'ignore l'histoire du taureau qui attaque la locomotive marchant à grande vitesse. Le récit avait jusqu'ici deux versions: d'après la plus commune, l'animal téméraire était anéanti et l'on n'en retrouvait que les cornes et la queue. La seconde, qui ne remonte qu'à quelques mois, était plus ingénieuse; le taureau culbutait la locomotive et retournait tranquillement à son pâturage.

Un journal américain a éprouvé le besoin d'introduire une nouvelle variante au récit, et celle-ci est tellement supérieure aux deux premières, que nous ne pouvons la considérer comme une histoire nouvelle. Nous la donnons donc telle qu'elle nous est apportée par l'Express de Buffalo :

Un accident singulier est arrivé la semaine dernière sur le chemin de fer de New-York à Harlem. Au moment où le convoi express d'Albany approchait de Chatham avec une vitesse de 40 milles à l'heure, le mécanicien aperçut sur les rails un jeune taureau accourant de toute sa force contre la locomotive. Le sifflet demeura sans effet sur l'animal. Alors le mécanicien — comme il devait y voir de loin! — eut une idée heureuse. Au lieu de renverser la vapeur et d'arrêter le convoi, il le lança au contraire à toute vitesse; aussi lorsque le chasse-pierre frappa le taureau, le choc fut si violent qu'il lança l'animal en l'air suffisamment haut pour que le train tout entier passât au-dessus de lui. Après quoi, le taureau étonné — comme on le serait à moins — retomba sur les rails et continua son chemin comme si de rien n'était.

Bibliographie.

LA REVUE FRANÇAISE.

La Revue française, dont nous avons parlé dans notre numéro du 3 janvier, vient de terminer son septième volume :

Quand on parcourt ce livre, on est de plus en plus convaincu que cette publication marche dans une voie sûre et sérieuse, et qu'elle a bien compris les besoins littéraires de l'époque qui tend un peu à améliorer son goût et à délaisser la littérature de pacotille. — Cette dernière a, je crois, fait son temps.

Nous ne pouvons imprimer en entier la Table de ce volume; nous citerons seulement quelques articles.

Il y a d'abord : les articles de critique sur les lettres et les beaux-arts, par M. A. de Belloy; critique pleine de sens et, ce qui est plus rare, de sagesse.

En peinture : l'Ecole française sous la régence, — l'Atelier des Boulogne, — Artistes contemporains, M. Thomas Couture, par M. Paul Mantz; remarquable appréciation qui dénote une connaissance approfondie de l'art. Paul Delaroche, par M. Alfred Hervé.

Notice sur la vie et les œuvres de Steuben, par M. E. touard Gopp.

Les chroniques musicales de M. E. Reyer. Dante et M. Aroux, de M. Aderer. Lettres et poèmes à la mouche, Henri Heine. Drame primitif de Faust, d'Alexandre Weil. La Revanche, d'Edmond Castellan.

L'Idylle d'un Parisien, pages pleines de sentiment, écrites avec talent par M. Eug. Bécieux. Une étude très-sérieuse sur La Bruyère, par Edouard Fournier, etc., etc.

En poésie : la Feuille volée, de M^{me} Desbordes-Valmore.

Romancero, Alfred Busquet. L'Enfance d'Héraclès, Leconte de Lisle. Le Baiser de la Muse, — le Nom aimé, Henri Cantel.

De la poésie populaire en Limousin, Octave Lacroix.

Les Cerises de saint Pierre, de Ch. Husson. Le Paradis musulman, Urbain Fages.

Toutes poésies charmantes qu'on peut relire. Il y en a tant qu'on peut à peine lire.

Et, dirigeant en chef et avec un talent remarquable, les deux directeurs, MM. Morel et Oger, qui, en vrais généraux d'armée, sont un peu partout. Encore une fois, nous recommandons cette Revue à nos lecteurs.

La Revue française publiera prochainement : Les Compagnons de la nuit, Gustave Aimard. La Femme dans le roman contemporain (MM. A. Dumas fils, Jules Sandeau, Octave Feuillet), Charles Asselineau.

L'Ecole française d'Athènes, Ph. Le Bas (de l'Institut). Etudes historiques, Ed. de Barthélemy.

L'Enchaînement, Hippolyte Babou.

La Prophétie de Calchas (poème), Théodore de Banville.

Les Bibliothèques de Paris, M^{re} A. de Bellay.

Le dernier Jour d'un bourgeois, Alf. de Bougy.

L'Afrique de Pétrarque, Joseph Boulmier.

Brune ou Blonde (comédie en 1 acte, en prose) Alfred Busquet.

Jean le Réveur (nouvelle), Edmond Castellan.

Le Fauteuil de M. de Lamartine à l'Académie française, Philartète Chasles.

Portraits à la plume, C^{te} L. Clément de Ris.

Anne d'Autriche et Madame de Motteville, Dauban.

Etudes d'histoire, Eugène Despois.

Claude Perrault, F. Delaborde.

Etudes sur l'Amérique, Xavier Eyma.

P.-J. Mariette (Collectionneurs et Amateurs), Albert de La Fizelière.

(*) Rue du Pont-de-Lodi, 5, Paris.

Etudes sur l'Antiquité (IV. — Les danses grecques), Ferdinand Fouque.

Etudes historiques sur Paris, Ed. Fournier.

Les M^{mes} de Goethe, Edouard Gopp.

Le Clef de cristal (nouvelle), Léon Gozlan.

La Guerre de l'indépendance dans l'Amérique Sud (Bolivar), Victor Humbert.

Etudes littéraires, Auguste Lacaussade.

Excursions dans le Taurus, Victor Langlois.

Antoine Watteau, Paul Mantz.

Mémoires de Madame de Courcelles, P. Maitourne.

Salaz y Gomez, de Chamisso, N. Martin.

Une Nouvelle, Paul Meurice.

Du Théâtre en Russie, Eugène Moreau.

La Peinture alpestre, William Reymond.

Les Explorations récentes de l'Afrique, Oscar de Watteville.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Séance du 1^{er} février 1857.

Sommes versées par 144 déposants, don 22 nouveaux fr. 13,983 00
27 demandes en remboursement » 3,850 00

Les opérations du mois de Février sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eeckman administrateurs.

Pour tous les articles non signés, J. Reboux.

ANNONCES

Etude de M^e LANVIN, Notaire à Roubaix

ROUBAIX, WATTRELOS & LEERS

LE LONG DE LA RIVE DROITE DU CANAL

Entre l'écluse du Sartel et le pont du Grimonpont

Vente considérable

AU NOMBRE DE PLUS DE 400 MARCHÉS

DE BEAUX

PEUPLIERS DU CANADA

D'UNE TRÈS-BELLE VENUE

Propres aux charpentiers, menuisiers, charçons

et sabotiers.

Le Lundi 16 Février 1857, à neuf heures du matin, M^e Lanvin, Notaire à Roubaix, et M^e Redflet, Notaire à Ascy, procéderont sur les lieux à ladite vente, aux conditions ordinaires.

La vente commencera au pont du Grimonpont. Ledit M^e Lanvin fera la recette de cette vente.

L'assemblée sur les lieux. (382)

Etude du Notaire BERNARD, de Tourcoing

ROUBAIX

Rue du Fresnoy, 15 & 17, à portée de la

Station,

A vendre à main ferme et de

gré à gré :

UNE CHOQUE DE DEUX BELLES

MAISONS

A étage, grand'porte, larges corridors, cours et jardins murillés, remises, etc.; propres à toute espèce de commerce ou industrie, occupées par MM. Grimonprez et Goudman, commissionnaire de roulage.

S'adresser au Notaire BERNARD, de Tourcoing. (375)

A céder de suite

POUR CAUSE DE SANTÉ

IMPRIMERIE

ET

LITHOGRAPHIE

à Vaugirard (Seine)

Brevets, Matériel, bonne Clientèle et droit au Bail

Cet établissement est l'unique de la ville (18,000 hab.); il existe depuis 25 ans, et offre de grands avantages par sa proximité de Paris; on pourrait joindre au courant d'ouvrages de ville qui est assez abondant, l'impression de la-beurs et journaux pour Paris, avec économie de 20 % sur la main-d'œuvre. PRIX : 32,000 fr. (facilités). — S'adresser à M. Choynet, qui l'exploite. (384)

UNE PERSONNE capable de diriger la fabrication des tissus fantaisie, et possédant une maison disposée à cet effet, désire représenter à Bohain (Aisne) un fabricant de Roubaix.

S'adresser Hôtel Ferraille, où la personne se trouve pour quelques jours. (385)